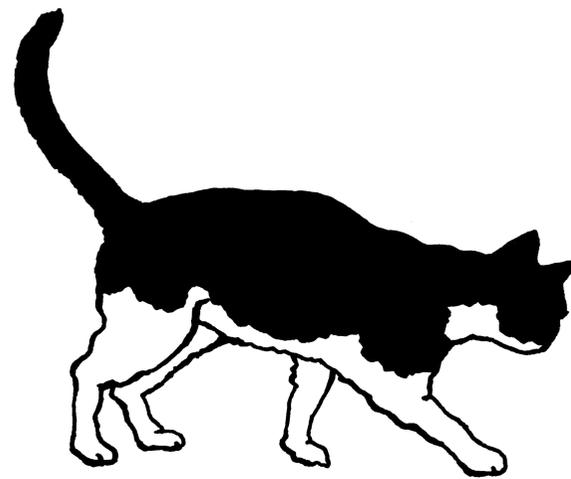
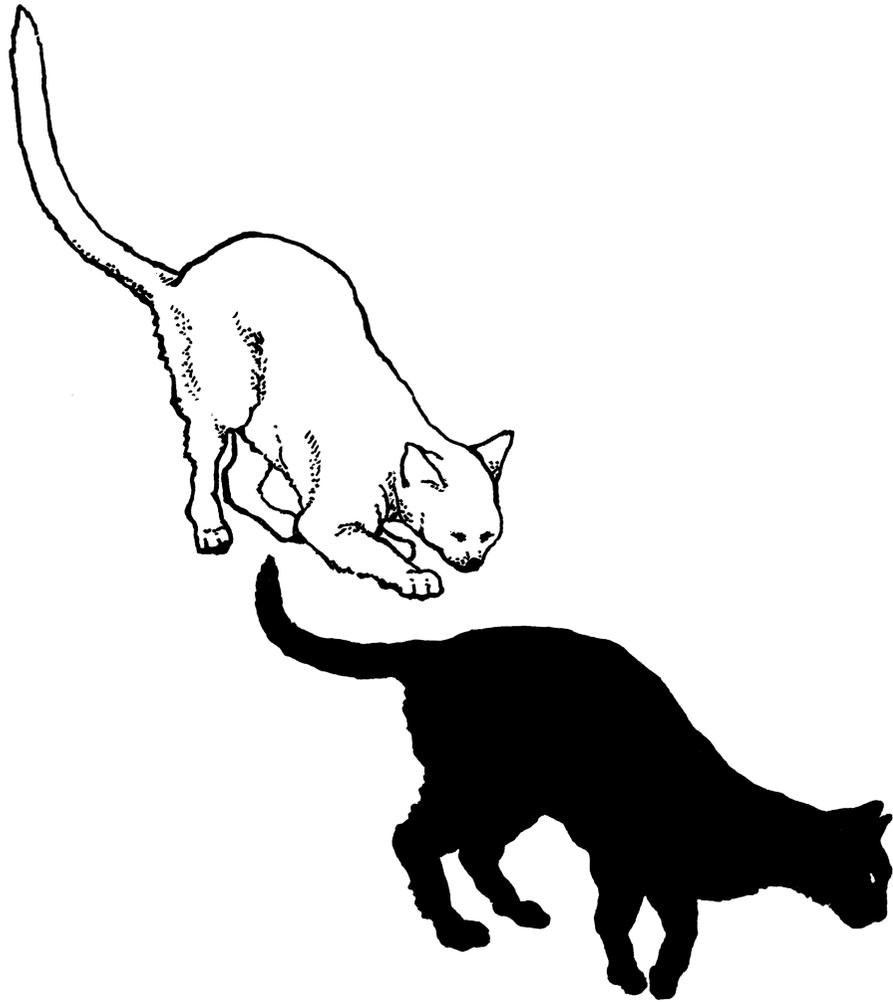


LES SEPT VIES DES CHATS D'ATHÈNES



## Note du traducteur

Les chats, paraît-il, ont sept vies. En grec, on dit qu'ils ont sept âmes. Raison pour laquelle on peut appeler « sept-âmes » un chat. Dans l'histoire que nous allons vous conter, les personnages principaux vouent un tel amour à leurs amis félins qu'eux-mêmes se font appeler sept-âmes.

CONTRAIREMENT AU CHIEN, pour qui laisse et collier font office d'attributs existentiels, le spectacle d'un chat attaché paraît aussi absurde que l'image d'un pingouin faisant la queue devant un cinéma. On ne saurait qualifier un chat, fût-il dépourvu de tout (domicile fixe, nom de baptême, prénom de la mère ou qualité professionnelle), de « pauvre clochard ».

Car les chats, ou plutôt les sept-âmes, n'ont que faire de brevet, particule ou pedigree. Ils n'éprouvent pas non plus le besoin de justifier leur existence par la démonstration de sentiments philanthropiques en escortant quelque malvoyant ou en aboyant afin de protéger la fortune de leur maître.

Le chat n'aboie jamais. Il n'agite pas non plus la queue en signe de reconnaissance. Car le chat est un chat. Qu'il soit matou, minet ou simple chat de gouttière, il demeure ce félin indomptable qu'il n'a jamais cessé d'être.

\*

Telles étaient, *grosso modo*, les convictions animant les adeptes du Cercle des sept-âmes, société à but non lucratif ayant son siège dans cette maison rénovée de style néo-classique, aux fenêtres grenat, sise rue Phidias, dans le centre d'Athènes. Ses membres – des dames âgées pour la majorité d'entre elles – n'étaient pas comparables aux banales dames patronnesses qui nourrissent les chats errant dans les parcs ou les terrains vagues. Elles, elles avaient su rationaliser leur passion et, grâce à l'apport édifiant de M. Ioannis Dimitracopoulos, président et maître spirituel de l'organisation, elles rivalisaient de citations savantes et d'exemples historiques afin d'étayer leur doctrine. À l'inverse des historiens académiques, lesquels, par déformation professionnelle, surévaluent l'importance d'événements tels que guerres mondiales, théorie de la relativité ou peinture de Pablo Picasso, ces dames croyaient dur comme fer – et nul ne pouvait les en faire démordre – que l'événement le plus marquant du xx<sup>e</sup> siècle avait été l'éradication du chat de gouttière des grandes villes occidentales.

Elles n'hésitaient pas à parler de génocide et fulminaient contre ces ménagères qui, pour s'attirer quelques ronrons satisfaits, en viennent à provoquer chez leurs adipeux châtrés

dégénérescence émotive et syndromes boulimiques. « Devant la télévision, les chats se meurent d'ennui ! » scandaient-elles, non sans pleurer ce bon vieux temps où l'épouvantail du communisme n'avait pas rendu les armes, vaincu par l'angoisse du taux de cholestérol et la surconsommation de vitamines.

Oui. Les sept-âmes aujourd'hui courent un grave danger. Vont-ils disparaître comme l'Empire romain, qui s'est écroulé parce que l'usage du plomb dans la fabrication des ustensiles de cuisine causait, chez les malheureux maîtres de l'univers, ramollissement et stérilité ?

La solution leur appartenait. Et cette pensée dynamisait les adeptes. De simples dames, veuves pour la plupart, voilà qu'elles se muaient en combattantes acharnées, prêtes à sacrifier leur trop confortable existence afin de voir se réaliser leurs nobles desseins.

\*

Quoique relevant de la littérature, leurs questionnements s'avéraient imparables.

Que serait le Paris de Balzac sans chats de gouttière ? Ces dames avaient beau ne citer aucun passage précis du génial romancier, elles tenaient pour évident le fait que la présence

d'un chat de gouttière, fût-elle implicite, contribuait *de facto* à donner toute sa plénitude à l'image de l'humble demeure du père Goriot – car l'animal « court à fleur de génie », telle cette veine insaisissable qui donne aux mots leur sens véritable, aux personnages leur profondeur psychologique et confère aux paysages une dimension quasi existentielle.

Que serait le Londres de Dickens sans ses chats errants ? Et qui lirait de nos jours *L'Idiot* de Dostoïevski si, sur le perron de Nastassia Filippovna, le prince Mychkine, au lieu de rencontrer cette paire d'yeux luisant dans le noir, s'était trouvé face au regard ahuri d'une soyeuse, *a fortiori* stérile, chatte persane ?

Pourquoi ne peut-on plus aujourd'hui se représenter T. S. Eliot écrivant d'autres poèmes comparables à son *Livre du vieux Possum* ? Certes, le fait que le Britannique n'est plus de ce monde constitue indubitablement un début de réponse, mais on ne saurait se contenter de si faible argument.

Et puis, comment se fait-il qu'un auteur de l'envergure d'Hérodote place le chat sur un tel piédestal, le classant aux côtés des « actions mémorables accomplies par les Grecs et les barbares », tandis que nos historiens actuels ne daignent pas relever jusqu'à l'existence du félin ? Seraient-ils plus savants que le père de l'histoire ou serait-ce qu'ils fixent l'arbre sans rien voir de la forêt ?

Les mœurs, d'accord, ont évolué. Le chat des temps modernes ne se comporte plus comme son ancêtre égyptien qui, devant une demeure en feu, bondissait au milieu des flammes – plongeant dans le deuil la maisonnée, car on ne pouvait plus embaumer les restes carbonisés de cet animal vénéré.

Les mœurs évoluent, mais le fond demeure. Aujourd'hui, comme naguère, on se doit de laisser les chats libres d'agir à leur guise. Car eux, grâce à leurs sept âmes, connaissent la vie.

Et ceux qui n'ont pu voir cette seule et unique vérité ont à jamais perdu l'usage de leurs yeux, tel Œdipe, frappé de cécité pour cause d'inceste et d'autres déboires. Car le sphinx était un chat, qui plus est gigantesque, « de ceux qui terrifient sitôt qu'on les voit ». Et quand le parricide eut, dit-on, résolu son énigme, la créature sut lui faire comprendre qu'en fait il n'entendait rien à rien. Le naïf Thébain, s'il connaissait les hommes, ignorait ce que chat veut dire.

« Car le chat surgit là où tu ne l'attends point, à pas de velours, ses yeux jaunes et globuleux perçant les ténèbres... aussi, comment savoir, à le regarder, s'il est à la recherche d'un lézard ou, plus simplement, s'il contemple à cette heure son éternel présent ?

« Car les sept-âmes vivent dans l'éternel présent, simultanément et de leurs sept âmes tour à tour, et quand ils rêvent,

leur subconscient est à ce point brouillé qu'eux-mêmes ne peuvent pas connaître ces rêves qu'ils font. »

Ce dernier précepte, elles le déclamaient en chœur, comme une prière clôturant leurs célèbres assemblées du mercredi soir, tandis que, dans la cour intérieure de la maison néo-classique, les pensionnaires à quatre pattes et sept âmes goûtaient – comme les dieux de l'Antiquité le fumet des sacrifices – les offrandes que déposaient à leur intention ces fidèles adeptes : poissons, conserves, foies de volailles et autres viscères.

\*

Toutefois, s'il était un passage de sa doctrine qui soulevait un vibrant enthousiasme au sein de l'assemblée et que ces dames aimaient à s'entendre répéter par leur maître spirituel, c'était bien celui consacré à la célèbre formule prononcée par le prêtre égyptien de Thaïs que cite Platon dans le *Timée*, à savoir : « Les Grecs sont d'éternels enfants. » L'analyse qu'en faisait M. Dimitracopoulos galvanisait les adeptes d'une euphorie nouvelle, comparable à l'effet qu'ont sur les convives certaines de ces rengaines que l'on entonne pendant les fêtes ou les loisirs. Son éminence affirmait, non sans raison, que la maxime prouvait de manière irréfutable qu'il existe une

correspondance parfaite entre l'esprit grec et la dimension existentielle du sept-âmes.

De quelle façon s'y prenait-il pour étayer sa démonstration ? Le plus simplement du monde. À l'instar des enfants, les félins tirent leur amour du jeu de ce rapport qui les lie à l'éternel présent, puisqu'ils ne se soucient ni du passé ni de l'avenir. Cette certitude qu'ils ont de posséder sept âmes leur confère une grande capacité d'ironie vis-à-vis de l'inexistence. Car s'ils n'ignorent pas la sensation du néant, ils ont su canaliser celle-ci pour la transformer en tremplin de vie.

« Prétendre que les chats méconnaissent la mort n'est que pure affabulation. Bien au contraire, leur ampleur philosophique se fonde précisément sur le fait que, tout en sachant qu'ils vont mourir un jour, ils se comportent comme d'éternels enfants. Pour eux, chaque jour est un jour nouveau, et quand ils aperçoivent les ténèbres, ils les contemplent comme s'ils les voyaient pour la première fois. De même, ils ne peuvent résister à l'appel d'une bonne odeur. »

Nul besoin de préciser ici que cette expression d'« éternels enfants » emplissait les membres d'optimisme et de confiance en soi, dans la mesure où elle donnait à ces dames le droit d'oublier leur âge, de revivre leur enfance et de se sentir, fût-ce l'espace d'un instant, parées à toute éventualité.